

## Recensions — Book Reviews

---

*Lamotrek Atoll and Inter-Island Socioeconomic Ties.* William H. ALKIRE. Urbana & London, The University of Illinois Press, 1965. xi-180 pp., 43 illustrations. U.S. \$4.00.

Cet ouvrage est le cinquième de la collection des Illinois Studies in Anthropology. Il fournit une synthèse provisoire des recherches menées par l'auteur de mars 1962 à juin 1963, principalement à Lamotrek et accessoirement à Satawal, Elato et Olimarao, qui sont quatre îles minuscules du groupe occidental des Carolines en Micronésie. L'étude se situe simultanément à deux niveaux.

Tout d'abord, dans une approche classique, l'auteur décrit, souvent dans le menu détail, les institutions et les activités de Lamotrek en matière familiale, politique, économique et religieuse. Malgré l'exiguïté de l'île et ses 201 habitants, la structure sociale est complexe, avec huit clans matrilineaires classés par rang de préséance, dont quatre sont des clans-chefs. Un de ceux-ci est éteint. Les sous-clans jouent un rôle important en politique et dans les affaires de succession, tandis que le lignage est l'unité sociale de base et se localise dans un *bwogat* ou parcelle résidentielle; à celle-ci se rattachent des lopins de terre contigus et dispersés dans une répartition qui assure au lignage une quasi-autarcie. Le *bwogat* montre que l'organisation politique repose non seulement sur des relations parentales, mais encore sur un facteur de localisation, renforcé par l'existence de trois districts recouvrant approximativement les terres des trois clans chefs. Comme les chefs de districts émanent de ces clans, avec compétence territoriale sans égard aux affiliations claniques des résidents, on s'explique pourquoi ces clans contrôlent les activités des clans subalternes. Sur cette organisation territoriale triadique se greffe une organisation dualiste des travaux et cérémonies d'intérêt général, selon un modèle complémentaire concentrique plutôt que contradictoire, comme l'a montré Lévi-Strauss.

La vie économique se déroule normalement au niveau des *bwogat*, avec une division assez rigoureuse des tâches entre hommes et femmes, qui sont également sollicités; le travail des premiers est pourtant plus varié. Pêche et chasse à la tortue peuvent s'organiser au niveau de l'île entière. Le copra est le seul produit commercialisé; les échanges à l'intérieur de l'île sont réduits puisque chaque unité économique se suffit largement.

La vie religieuse n'est abordée que dans la mesure de ses relations directes avec l'organisation socio-économique. L'auteur n'a d'ailleurs guère pu observer les pratiques d'une communauté récemment convertie au christianisme et très réticente à parler de sa vie religieuse antérieure.

A un niveau d'analyse plus élaboré, l'étude prend un relief particulier. Alkire développe la thèse selon laquelle c'est la situation écologique très spéciale de ces petites communautés qui modèle leur organisation sociale et économique, ainsi que leurs attitudes mentales et leur système de valeurs. Plus particulièrement, la précarité de la survie sur des atolls exposés à des ouragans meurtriers et, partant, à une menace de dépopulation, fonde les liens de solidarité étroite et les institutions fonctionnant au niveau inter-îles. Rien d'étonnant que dans ce contexte le métier de navigateur et, à un moindre degré, celui de constructeur d'embarcations jouissent d'un grand prestige.

Un réseau complexe de liens familiaux, économiques et politiques relie entre elles les îles. Le fondement en serait d'ordre économique. A l'origine, l'île de Yap, dont la dimension et le niveau au-dessus de l'océan offrent une grande sécurité, formait la tête d'une hiérarchie de rang entre îles et recevait un tribut régulier en échange de l'aide qu'elle octroyait en cas de détresse. Le rayon des relations s'est depuis lors réduit. Lamotrek est de rang supérieur à Satawal et Elato: elle possède un domaine éminent sur les zones de pêche et les cocotiers d'îles désertes voisines; elle a le droit d'exiger la pratique d'échanges contractuels, en retour duquel elle se montre d'une générosité particulière dans ses cadeaux, qui surpassent ceux qu'elle reçoit de Satawal et Elato au sein du circuit des dons réciproques.

Les échanges portent sur des biens selon leur rareté respective, mais aussi sur des droits et des personnes. Ainsi, l'adoption, qui se fait avant la naissance de l'enfant, est un moyen largement utilisé pour empêcher l'extinction d'un lignage et garantir la continuité de l'organisation politique et sociale. Un membre d'un clan-chef de Lamotrek peut épouser sur une île voisine une personne d'un clan qui a rang équivalent dans cette île, alors même que ce clan serait de rang commun à Lamotrek. Ceci favorise les mariages inter-îles et la scission des sous-clans en clans autonomes. Au niveau de l'île c'est le rang du clan qui joue, tandis qu'entre îles, c'est le rang des îles qui l'emporte sur celui des clans auxquels appartiennent les personnes impliquées.

Le rôle de la hiérarchie entre îles apparaît clairement en matière religieuse. Les gens de Lamotrek ne se sont convertis en masse au christianisme que lorsqu'il reçurent la visite de catéchistes venus d'Ulithi, dont la supériorité n'est pas discutée; ceux de Satawal suivirent le mouvement pour rester en harmonie avec Lamotrek, tandis que les quelques non convertis d'Elato provenaient de Woleai, île d'un rang au moins égal à celui de Lamotrek et dont les habitants étaient restés païens.

Un autre trait fondamental de la société est sa grande souplesse, qui lui permet de s'adapter aux apports extérieurs, certes peu nombreux, sans rien modifier fondamentalement à sa structure et à son système de valeurs, sinon la conversion religieuse. Le fait de la présence d'une puissance étrangère (allemande, japonaise, américaine) a été intégré dans le cadre de l'organisation politique traditionnelle, par la nomination d'un *tamolnïpusash* ou chef-pour-l'étranger, qui n'est autre, à Lamotrek, que le chef du district central, qui a précisément un rôle conciliateur à l'intérieur de l'île.

L'auteur ne nous dit pas si la stabilité des institutions et des valeurs résulte avant tout de leur plasticité, de leur capacité d'absorption d'éléments importés, ou plutôt de la faible intensité de l'impact extérieur. Quelle est à cet égard l'évolution survenue en d'autres îles des Carolines, mises en contact plus dense et permanent avec l'étranger? Si par ailleurs la prééminence originelle de l'île Yap peut s'expliquer suffisamment par sa position privilégiée à l'égard des contraintes écologiques, celles-ci suffisent-elles à expliquer l'ensemble de la hiérarchie des îles? La thèse de l'auteur paraît être ici un peu trop restrictive. Il n'en reste pas moins vrai que l'ouvrage de Alkire est d'une tenue excellente.

A. LUX  
*Université Laval*

\*

\*

\*

*Closed Systems and Open Minds: The Limits of Naivety in Social Anthropology.* Max GLUCKMAN (editor), Chicago, Aldine Publishing Company, 1964, x, 274 pp.

This reviewer has found *Closed Systems and Open Minds* a provocative, stimulating yet extremely disturbing book — at least those parts written jointly by Professors Devons (an economist) and Gluckman. I have found it disturbing because its essential message, that social anthropologists should not trespass (too deeply?) into other disciplines, might well take us back to an approach which we thought had been left behind — not to mention the danger that the author's recipe is likely to cut us off from some of the main currents of intellectual development and perspective.

Of course, every social anthropologist, nay every scientist, puts his microscope on a tiny slice of human behaviour or natural phenomenon. To do otherwise merely means that we would not understand the intense complexity of regularity and order which we assume exists both in human action and in the physical and natural world. But invariably social and natural features are woven together so closely that any discipline can be the instrument in exposing the complexity of any act and any event. No man can comprehend all of human behaviour or the living world. Hence the heavy hand of arbitrary demarcation by disciplines drives us all into little boxes. But the intellectual revolution of our time is desperately trying to get us out of these boxes. Why? Because no fact, no reality, no event, no act, has meaning if it stands as the centre of an expanding yet constantly limited field. All of our efforts must be devoted to the dual mission of achieving far greater exactness in our own special fields while at the same time recognizing the limitations which disciplinary boundaries impose on our understanding of what we thought was our very own preserve. Of course we shall always make naïve assumptions about those things which we do not understand — but this holds just as true for the social anthropologist who sticks to his own last as it does for those who realize that their data and their interpretations only assume reality if they do